

ma main, il ne me reste plus qu'à mourir !...." Et tout à coup on entend un bruit terrible ; c'est Puss, le chat de la maison, qui renfermé dans le salon, vient de casser une potiche.

Nous avons aussi les répétitions. Le professeur, généralement un avocat du lieu, doué d'un physique agréable et d'un bon timbre de voix, dirige toute sa petite armée avec une science qui dénote de fortes études. Les intonations défectueuses, les gestes gauches, tout cela disparaît bientôt grâce aux conseils et aux leçons du maître. En cinq ou six séances l'ensemble est parfait. Il y a bien eu quelques petits rhumes d'attrapés, mais on avale du sirop Nelson et on se bourre de pâte Chevalier, et quand le grand soir arrive, le bataillon a tous ses hommes et toutes ses cantinières.

Le grand soir ! Bien des cœurs de maman battent fort ce soir-là. Pensez-vous voir son Ernest sur le théâtre, devant tout ce monde.... et Marguerite, cette chère enfant, elle qui est si timide ! S'il allait oublier son rôle, si elle déchirait sa belle robe de mousseline blanche ! Les gens arrivent de bonne heure ; les parents, les amis se cherchent et se groupent. On cause, on se fait part de ses espérances et de ses craintes. Vers le lustre du plafond, en même temps qu'un doux murmure de voix monte une odeur indéfinissable produit de mille parfums divers.

Le rideau se lève. La salle est là, haletante et comme suspendue aux lèvres des valeureux artistes. Tout marche pour le mieux. Le jeune premier, avec sa petite moustache brune et ses cheveux bien pommadés, a un succès fou parmi les jeunes filles. D'abord — comédie à part — c'est un bon parti. L'ingénue, avec ses yeux grands comme ça et ses adorables petits pieds si coquettement chaussés, est saluée par des tonnerres d'applaudissements. Pas un oubli, pas un accroc, à part un éternuement intempestif au beau milieu d'une tirade ; mais que voulez-vous ? il fait un froid de Sibérie sur cette scène !

Chaque actrice reçoit son bouquet : il n'y aura pas de jalouses ; chaque acteur reçoit sa part égale de bravos. Tous nos artistes sont satisfaits, la pièce a été jouée avec un entrain magnifique. La toile tombée sur le dernier acte, les spectateurs se communiquent leurs impressions.

— Virginie s'est bien tirée d'affaire ; était-elle assez gentille ?

— Et Louis, quelles belles manières, comme il était *smart* !

— Monsieur Larue, permettez-moi de vous féliciter, votre jeune fille a eu les honneurs de la soirée.

— Madame Belveau, votre Alphonsine est vraiment adorable.

Le lendemain, le journal du lieu publie six colonnes de félicitations et encaisse douze abonnements nouveaux.

Vous voyez bien que l'art prend chez nous.

TOUCHATOUT.

## L'ADIEU A MON COUVENT.

24 juin 1879.

Depuis quelque temps, je me suis souvent surprise à me demander tristement ce que c'est que la vie, et, toute rêveuse, je réfléchissais sur l'avenir qui m'était destiné. Une voix mystérieuse semblait dire à mon âme abattue : "Pleure sur ton beau passé, et redoute ces funestes couronnes que semble t'offrir la liberté, car souvent parmi ces fleurs parfumées, il s'en trouve qui renferment dans leur corolle un puissant narcotique qui plonge l'imprudent dans un sommeil redoutable." Troublée par ces pensées

d'avenir, je reportais aussitôt mon imagination vers ces belles années de couvent, hélas ! trop tôt écoulées, et mon pauvre cœur aimait à se reposer sur ces doux souvenirs.

Aujourd'hui, chers auditeurs, il ne s'agit plus de rêves ni d'autre écart de l'imagination, mais la réalité, l'affreuse réalité est là, devant moi, et toute stupéfaite, je me vois obligée de me lancer dans la vie du monde, dont la seule pensée m'effrayait, et ce qui est plus, de me séparer de tout ce qui m'était cher à plus d'un titre. Tout autour de moi, je vois des figures rayonnantes de joie, le sourire est sur toutes les lèvres, et l'excitation qui règne sur cette partie de l'auditoire (les écolières) trahit le vif désir de chacune de se trouver au milieu de sa famille, de se trouver sous le toit qui l'a vu naître. Moi aussi, par le passé, le mot "vacances," ce mot magique me faisait sourire et je brûlais de voir arriver ces jours fortunés ; mais la vie s'écoule, et le temps dans sa révolution change les circonstances.

Maintenant, ce n'est pas seulement un "au revoir" qu'il me faut dire à une maîtresse dévouée, à une amie bien-aimée. Oh non ! c'est un adieu qu'il me faut prononcer. Peut-être, chères amies, vous étonnerez-vous de ce qu'il m'en coûte tant de dire ce mot dont le sens profond m'est surtout connu aujourd'hui ! Ah ! bien-aimées compagnes, huit années passées entre ces murs suffirent bien pour se rendre familier et s'attacher à un genre de vie ; j'aimais à respirer cette atmosphère de couvent, même je m'y suis plu, et naturellement, lorsque je vois devant moi ce seuil qu'il me faut franchir, malgré moi, l'émotion remplit mon âme. Je préférerais que cette porte de mon Alma Mater restât fermée ; mais c'est impossible, je me sens appelée au dehors, il me faut y aller et me lancer comme un frêle esquif à la dérive sur un océan inconnu.

Dans ce monde si trompeur y trouverai-je de ces personnes assez brûlantes de charité pour arrêter ma course peut-être affolée ? Je ne le sais trop, et je n'oserais l'affirmer. Y rencontrerai-je de ces amies dévouées, de ces sincères confidentes, dans le cœur desquelles j'aimais tant à m'épancher, à raconter mes chagrins ou mes joies ; en trouverai-je ? Je ne le sais pas encore ; peut-être n'y essaierai-je que déceptions ! — Pourtant tout était ici pour me rendre heureuse ; mon âme sensible a bien souffert quelquefois, mais à mes côtés était une amie qui essuyait mes larmes, une sainte religieuse qui soutenait ma faiblesse et un sanctuaire vénéré où j'allais à volonté exposer, aux pieds de Marie, les angoisses qui m'assiégeaient : dans le monde trouverai-je de tout ceci ? Malheureusement je crains, j'ai peur de ne trouver que des indifférents et une froideur qui accable et qui tue, mais malgré tout il me faut partir, abandonner ici tout mon bonheur et aller courir après une nouvelle fortune que je crois saisir au milieu d'une multitude de dangers. Aurais-je assez de force, assez d'énergie pour arriver au but ? Je prie Dieu de répondre pour moi et de me soutenir. Puisque je me vois forcée, je prononcerai donc ce redoutable adieu qui déchire mon âme.... Quand reverrai-je ces murs bénis pour y vivre de nouveau ? jamais... Chaque salle, chaque corridor, chaque coin fréquenté par les élèves me rappellent de touchants souvenirs. Ici, où je débutai faiblement sur la scène théâtrale, là, où je prenais mes ébats avec mes compagnes ; plus haut, où j'appris ce qu'était que le beau ; plus loin, où j'admire le dévouement de ces zélées religieuses ; plus loin encore, cette retraite qui fut témoin de notre franche gaieté, de ce bonheur véritable de l'écolière, et là-bas, cet asile sacré

où, tois réunies, nous supplions l'Étre suprême de nous bénir.

Entre ces vastes murs ma course était cependant limitée, et malgré tout je leur dis un sincère adieu ! Peut-être le monde sera-t-il trop immense, et les rênes trop relâchées ; c'est donc avec d'autant plus de peine que je m'arrache de cette enceinte. Adieu donc institution sacrée, et puisse-je toujours te voir prospérer.

Craignant que ma voix ne vienne à être suffoquée, je préférerais m'arrêter ici, mais je ne puis être ingrate : laissez-moi donc m'adresser à vous, Révérende Mère Supérieure, souffrez que je vous dise adieu avant de vous laisser ; je pars, je vais goûter la vie du monde que je redoute, j'abandonne tout ce qui me retient ici, le souvenir seul me suivra. Priez pour moi, bonne mère, priez pour votre enfant qui vous aime sincèrement. S'il m'était possible, bonne mère, de dire tout ce que je vous dois ! mais mon silence sera plus éloquent ; croyez à ma profonde reconnaissance, pardonnez mes légèretés du jeune âge, merci de cette affection maternelle dont vous m'avez toujours honorée et laissez-moi vous quitter en vous disant un douloureux adieu !

Maintenant laissez-moi m'adresser à vous, Révérende sœur Directrice, vous qui m'avez encouragée si souvent par vos conseils remplis de charité. Votre dévouement m'a touché plus d'une fois ; sans vous, j'aurais peut-être écouté ma volonté qui manquait parfois de réflexion ; aussi que de remerciements ne dois-je pas au ciel de m'avoir fait trouver une directrice si intéressée ; je vous quitte donc avec d'autant plus de peine que je savais être estimée, mais Révérende sœur Directrice, croyez à mon attachement ; et si dans le courant de ma vie mon âme tombe épuisée je me relèverai en pensant à cette religieuse que j'ai aimée sincèrement. Adieu donc, Révérende sœur Directrice, pensez à moi quelquefois.... je pars, je quitte le couvent, je vais me mêler aux troubles du monde. Adieu ! Adieu !

Puis-je oublier cette bonne sœur B\*\*\*, qui s'est tant dévouée pour notre classe, pour nous faire acquérir cette sagesse qui fait le bonheur ? Non, tendre sœur, vous aussi croyez à mon attachement et croyez que votre souvenir sera toujours une suavité pour mon cœur ; ne m'oubliez pas bonne sœur, dans vos ferventes prières, je pars, je laisse tout. Adieu donc, bonne sœur, Adieu ! Adieu !

Vous aussi, Révérende sœur V\*\*\*, je ne puis vous laisser sans vous jurer une éternelle reconnaissance, et soyez persuadée, sœur dévouée, que vous occupez dans mon cœur une large place ; je vous dois beaucoup, mais je sais qu'une religieuse consacre tout pour la Croix ; malgré tout je vous fais encore une demande : c'est de me sacrifier quelques soupirs aux pieds des autels. Adieu donc, bonne sœur V\*\*\*, Adieu !

Et vous surtout, Révérende Mère C\*\*\*, bien chère Mère Assistante, et toi société des Enfants de Marie, dont on m'a décerné l'honneur d'être la présidente, recevez un adieu qui n'est pas moins cruel que ceux qui précèdent. Ah ! l'estime que je vous ai portée a dû se trahir plus d'une fois, et étant assurée que vous connaissez d'avance ma sensibilité, j'ose espérer que vous verrez combien il m'est douloureux de vous quitter. Votre bonté pour moi, votre empressement pour l'avancement de notre belle société sont autant de sujets qui me font gémir sur cette séparation. Merci de tout ce que vous avez fait pour moi, merci ! Acceptez cette affection éternelle que mon âme vous consacre et ne m'oubliez pas. Adieu, chères amies, mère dévouée, adieu !